

La beauté des légendes

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). La beauté des légendes. *Liberté*, 28(1), 65–68.

XV

LA BEAUTÉ DES LÉGENDES

Il ne faut écouter que ceux que le passé habite.

Le lendemain, au petit déjeuner, quelle ne fut pas la surprise de M^r Lampron de découvrir que l'éditorial du *Nouvelliste*, le plus gros quotidien de Trois-Rivières, était consacré au témoignage émouvant de la jeune orpheline au dîner édilique de la veille. En quinze lignes, aussi denses qu'enthousiastes, l'éditorialiste y louait l'heureuse initiative de M^r Lampron qui avait si chaleureusement accueilli «ces francophones hors Québec dont le triste et cruel destin d'exilés nous concerne tous».

M^r Lampron, malgré l'heure matinale, téléphona au répondeur automatique de son ami le député-historien Vaugeois ainsi qu'au bureau de M^r le maire qui était déjà en réunion au club de golf Ki-8-Eb. Devant ces difficultés, il avala une gorgée de café, regarda sa femme, et comprit qu'il fallait parfois prendre seul des décisions importantes.

Il proposa donc à Sophie de rester encore quelques jours à Trois-Rivières mais celle-ci, fascinée par les noms magiques qu'elle voyait sur la carte routière (Shawinigan, Grand-Mère, La Tuque, Roberval...), déclina poliment l'invitation de son hôte. M^{me} Lampron eut beau promettre à Julien les grandes plages sablonneuses de l'île Saint-Quentin et les gymnases olympiques de Notre-Dame-du-Cap, rien ne put distraire les adolescents de ce grand rêve d'eaux et de forêts qui avait commencé de se déployer dans leur imagination.

À regret, M^r Lampron les conduisit au terminus avec une lettre qui portait la signature, la bibliographie et la photographie de son ami le philosophe Ratablavsky.

Si le trajet entre Trois-Rivières et Shawinigan se déroula sans

aucun sujet véritable d'étonnement, dès que l'autobus traversa les fameuses chutes — hélas à sec — dont l'étatisation avait marqué la fameuse Révolution tranquille, l'esprit toujours aussi vif de Sophie se rapprocha du chauffeur pour s'enquérir de l'origine de ce nom étrange à forte consonnance indienne.

— Shawinigan, dit le chauffeur, c'est une joke indienne. Vous la connaissez pas?

— Non, reprit Sophie, car voyez-vous, Julien et moi sommes des orphelins du Manitoba qui visitons pour la première fois votre beau et grand pays.

— Au Manitoba, ça parle anglais?

— Hélas oui, soupira l'adolescente en qui la remarque insouciant de du chauffeur ravivait une vieille blessure.

— Tant mieux, poursuivit le chauffeur, car ma joke est en anglais. C'est l'histoire d'un vieux chef indien qui jouait aux cartes avec sa vieille qui gagnait toujours. À la fin de chaque partie, le vieux disait: «She won again».

Sophie s'efforça de sourire mais le cœur n'y était pas. Ce pays était-il vraiment sans légendes, se demandait-elle. Heureusement, Grand-Mère n'était pas loin et le nom si doux de cette charmante petite ville berçait déjà les deux orphelins. Julien demanda au chauffeur, qui la trouva bien bonne, s'il y avait une ville qui s'appelait Grand-Père cependant que Sophie, silencieuse, pressentait que quelque chose de beau allait se produire.

En effet, le terminus de Grand-Mère était situé à quelques pas seulement du célèbre rocher qui avait donné son nom à la ville et qui allait procurer à Sophie le merveilleux dont son âme d'adolescente avait tant besoin.

Ce rocher, qui ressemble à s'y méprendre à une grand-mère pétrifiée, a une histoire que raconta à Sophie l'étudiante en archéologie qui, grâce à l'«Option-Décluc», travaillait au terminus pendant les vacances d'été:

— Longtemps avant la venue de l'homme, une tribu indienne vivait dans la région. L'unique fille du chef, qui était très belle, tomba amoureuse d'un intrépide guerrier de la tribu. Le chef lui promit la main de la princesse pourvu que le jeune guerrier lui rapportât du Grand Nord des peaux de qualité. Avant le départ du fiancé, les amants s'étaient juré fidélité sur un grand rocher qui surplombait la rivière. Les années passèrent sans que le fiancé revînt et la jeune fille l'attendit sur ce rocher jusqu'à ce que, devenue vieille d'au moins deux cents ans, elle rendît l'âme. Au moment de sa

mort, un éclair fissura le rocher et lui donna la forme du visage raviné de la princesse. Mais une autre version de la légende veut que ce soit la princesse elle-même qui fut changée en ce rocher.

Sophie hésitait entre les deux épilogues qui l'avaient également bouleversée. Elle songea à s'installer dans cette petite ville qui avait le respect des morts, quand la voix du chauffeur annonça bruyamment: «La Tuque, départ dans cinq minutes, track numéro 2». Julien, qui n'avait retenu de la légende que les Indiens, tira Sophie de sa rêverie:

— Tu te rends compte, nous allons voir de vrais Indiens!

L'autobus s'engagea sur le premier (ou le second) pont suspendu en Amérique du Nord et les deux orphelins commencèrent de remonter le Saint-Maurice, sur les traces du jeune guerrier disparu.

La splendeur sauvage du paysage, que plusieurs préféraient même à la Gaspésie, occupa pendant deux heures leur regard ébahi. La rivière sinuait entre des montagnes pensives et c'est à peine si Sophie et Julien entendirent la musique vulgaire du transistor de leur voisin de gauche ou les jurons de ce bûcheron qui à leur droite vidait sa troisième Molson. Ils regardaient flotter les billes de bois que leur imagination, sans connaître l'existence de l'annuelle Classique internationale de canots, transformait en de fiers guerriers défiant le temps et les rapides. À chaque courbe, la route tournait une page de ce merveilleux livre de contes que l'étudiante en archéologie avait ouvert aux pieds du maternel rocher.

Si bien qu'ils mirent quelque temps à apercevoir les cheminées sulfureuses de la CIP qui montaient la garde à l'entrée de La Tuque. Sophie pensa demander au chauffeur l'origine de cette appellation hautement métaphorique de la capitale du Nord, mais elle préféra sagement s'abstenir de crainte d'avoir à subir une autre blague d'un goût douteux. Julien, qui sans doute lisait dans sa pensée — comme cela se produit si fréquemment entre un frère et une sœur — lui donna la réponse:

— Cette ville s'appelle La Tuque parce qu'il n'y a plus d'autres villes après.

Il voulait ainsi dire qu'elle coiffait la vallée du Saint-Maurice.

Aussitôt descendue de l'autobus, Sophie partit à la recherche d'un monument ou d'une curiosité naturelle susceptible de nourrir ses songes. Mais elle ne découvrit qu'une station Pétro-Canada et un McDonald qui séduisit l'incorrigible appétit de Julien. C'est là qu'ils firent la connaissance de M^{me} Chapdelaine, directrice du centre culturel de Roberval, qui se trouvait de passage à La Tuque pour

y recruter de nouveaux talents. Attirée par le langage châtié de Sophie, elle demanda à celle-ci ce qui l'amenait à La Tuque. Sophie lui expliqua qu'ils étaient des orphelins du Manitoba à la recherche «du cœur vibrant du Québec», et M^{me} Chapdelaine leur offrit de les conduire à Roberval dont la réputation d'hospitalité n'était plus à faire.

C'est ainsi que Sophie oublia le philosophe Ratablavsky et s'enfonça dans des forêts presque vierges en compagnie de cette élégante dame qui ne pouvait être qu'une descendante de la célèbre Maria.

Pendant tout le trajet, Julien scrutait les lacs et les sous-bois pour y surprendre quelques masques et plumes d'Indiens. De son côté, Sophie pensait toujours au fiancé disparu et aussi à ce François Paradis qui hantait sans doute encore, inconsciemment, le cœur de M^{me}Chapdelaine.